

Son père passait ses journées à ses côtés, silencieux comme elle, suivant anxieusement sur son visage naguère joyeux les traces d'un mal dont il souffrait encore plus qu'elle. N'ayant d'autre désir que de la voir se rattacher à l'espérance et se soustraire à l'empire de son chagrin, il ne s'apercevait pas que lui-même ne tenait plus à la vie que par un souffle. La blessure qu'il avait reçue était plus profonde encore que celle de sa fille.

Une nuit que Delphine couchée cherchait vainement le sommeil et tentait d'apaiser les ardeurs de son cerveau, tout rempli du souvenir de Karl, elle entendit son père pousser des gémissements. Elle se leva, passa dans la chambre voisine, courut auprès du lit sur lequel dormait Martial Vaubert.

Le professeur se débattait contre la mort. Il avait été soudainement frappé. Ses mains amaigries pressaient convulsivement sa poitrine brûlante. Penchée sur lui, la tête perdue, Delphine appelait du secours. Elle entendait ces mots qui tombaient des lèvres du malade :

— De l'air ! mon cœur s'est gonflé. Il va éelater.

Il se tordait avec des mouvements affreux. Elle le vit se roidir, pousser un grand cri, puis un soupir qui semblait venir des profondeurs de l'être, et demeurer immobile. La vie venait d'abandonner brutalement cette enveloppe usée. Delphine était orpheline.

Quand sa première douleur fut apaisée, elle eut un accès de colère et de rage. Pourquoi donc était-elle éprouvée ainsi ? Quelles fautes avait elle commises qui méritassent un si rigoureux châtement ?

Elle avait nourri des ambitions très hautes, souhaité la fortune, désiré l'existence opulente qui devait être le cadre de sa beauté. Était-ce donc un si grand crime ? Méritait-elle d'être doublement frappée dans son amour d'amante, dans son amour de fille ? Qu'allait-elle devenir ? En foulant les tiroirs de son père, elle avait trouvé quelques billets de banque, quelques pièces d'or, de quoi vivre six mois. Et après, où irait-elle ? A quelle porte irait-elle frapper ? A quel travail demanderait-elle son pain ?

La pensée du suicide se présenta, nettement formulée, à son esprit. La mort, c'était le repos, le néant, la solution des difficultés violentes au milieu desquelles elle se débattait.

— Non, ce n'est pas le néant, murmura dans son âme une voix mystérieuse.

Tous les souvenirs chrétiens de sa jeunesse montèrent à son cerveau comme un parfum. Dans une vision rapide, elle vit son enfance pieuse, ses ferveurs mystiques de jeune fille, l'heure enchanteresse de sa première communion. Un rayon lumineux traversa son âme.

— Le cloître ! s'écria-t-elle

La prière éternelle, le sacrifice constant, une marche rude, mais promptement sur la route difficile qui conduit au ciel, au ciel où son père l'attendait dans la contemplation de Dieu.

Il y avait quinze jours que son père était mort. Vêtue de ses habits de deuil, l'orpheline traversa Paris pour se rendre dans un couvent de carmélites situé rue des Postes, non loin du Panthéon. Naguère elle y était venue afin d'assister aux vœux d'une de ses amies d'enfance qu'une vocation irrésistible avait poussée vers le cloître.

L'hospitallerie maison s'ouvrit devant Delphine. Elle demanda à parler sur-le-champ à l'abbesse. Une femme dont elle ne put voir les traits se présenta devant elle. L'orpheline s'agenouilla. D'un accent que brisaient les sanglots, elle dit :

— Ma mère, ma mère, j'ai souffert. Je suis seule abandonnée. Ouvrez-moi votre cœur, je veux chercher l'oubli dans la prière.

— Venez, chère petite, répondit une voix douce, tandis qu'elle se sentait soulevée et soutenue entre des bras maternels.

Le même soir, elle put s'endormir dans une cellule, au sein d'un calme profond, troublée seulement par les monotones psalmodies des religieuses dans la chapelle du couvent. Elle se croyait destinée à la vie que menaient ces saintes femmes. Elle n'était venue parmi elles qu'après avoir réglé toutes ses affaires matérielles et dit adieu au monde, duquel elle n'avait reçu que des douleurs. Elle n'éprouvait qu'un désir : rester là, pleurer et prier :

Mais, le lendemain, elle fut, dès le matin, mandée chez l'abbesse, invitée par elle à raconter son histoire, et les péripéties qui l'avaient conduite à vingt ans, en pleine jeunesse, à prendre cet extrême parti. Elle parla sans détours et fit connaître les évé-